

A black and white photograph of Brian Wilson, the lead singer of The Beach Boys. He is wearing a white short-sleeved button-down shirt and is looking upwards and to the right with a thoughtful expression. The background consists of vertical wooden planks, possibly a door or a wall. The lighting is dramatic, with strong highlights on his shirt and face, and deep shadows in the background.

**MICHKA ASSAYAS**

**BRIAN  
WILSON**

**INTERVIEW, MALIBU, 1992**

**LE MOT ET LE RESTE**



MICHKA ASSAYAS

BRIAN WILSON  
INTERVIEW, MALIBU, 1992

LE MOT ET LE RESTE  
2020



J'ai connu les Beach Boys très tôt puisque j'ai reçu le 45-tours « Good Vibrations » en 1966 comme cadeau d'anniversaire pour mes huit ans. Normal, c'était le tube de l'été. Je me rappelle ensuite deux ou trois chansons d'eux, classées au hit-parade de la BBC (que j'écoutais religieusement le dimanche après-midi). Elles ne m'ont pas beaucoup marqué : « Break Away » et « Cottonfields », un air country que j'aimais bien, ne pesaient pas lourd à côté de King Crimson. Plus tard, en 1975, Nick Kent a publié dans le *New Musical Express* un article en trois parties sur la descente aux enfers de Brian Wilson. Je ne l'ai pas lu (mon niveau d'anglais n'était pas suffisant) mais je l'ai gardé. Je me souviens surtout des photos : un type barbu, gros comme Carlos (non, pas l'assassin vénézuélien mais l'autre), limite effrayant. Peu de temps après, en 1976, toujours dans le *NME*, est parue une rétrospective des chefs-d'œuvre publiés en 1966. *Revolver* des Beatles, *Blonde On Blonde* de Bob Dylan... ceux-là, je les avais. Et *Pet Sounds* des Beach Boys : je ne l'avais pas. Je suis tombé dessus en fouinant à Music-Action, le disquaire du carrefour de l'Odéon. C'était une réédition récente (pour une raison obscure, le vert épinard de la pochette d'origine avait été remplacé par un cadre beige, peut-être pour accentuer le côté rétro, comme

une vieille photo encadrée par un brocanteur). Ladite photo était ridicule : une bande de grands cons nourrissant des biches dans un zoo. Au verso, la liste des chansons était illustrée par une cosse de cacahouète brisée. On aurait dit la relique d'une époque déjà oubliée. Quand j'ai écouté ce disque, ça m'a étonné. Les chansons n'étaient pas du tout entraînantes. Même « *Wouldn't It Be Nice?* » se traînait comme une limace. On avait l'impression d'une fanfare qui s'écroulait comme une mêlée de rugby. Est-ce que j'aimais vraiment ça ? Je ne sais pas, mais j'y revenais. Un matin, quelque chose s'est comme déchiré en moi. Dans « *Don't Talk (Put Your Head On My Shoulder)* », une voix haute implorait « *Listen... listen...* », et il y avait après une petite phrase de violon qui donnait envie de pleurer. Et le final de « *God Only Knows* », avec les voix qui s'enchevêtraient, j'en étais fou. Quand la chanson finissait, c'était pire qu'un adieu : un arrachement aussi déchirant que le départ d'un être aimé. On avait envie que ça revienne mais non, c'était fini, terminé.

On a décrit ce disque comme celui de la fin de l'enfance, le chant de l'innocence perdue. Il y a de ça, comme l'arrivée d'une tristesse poisseuse en plein été. Mais avant tout, *Pet Sounds* diffusait une tendresse que jamais un disque de rock n'avait transmise. La beauté de ce disque, c'était son émotion exagérée et maladroite comme peut l'être celle d'un adolescent.

Ce fut pour moi le départ d'une obsession. Reliant cette émotion aux écrits de Nick Kent, je me suis pris de compassion pour Brian Wilson. J'étais comme obsédé par son effondrement et son silence. Quelque chose me fascinait et m'effrayait dans son destin: un enthousiasme juvénile, une activité débordante et puis, *crac*, une morosité semblait l'avoir envahi, englouti et même défiguré. Le gamin souriant, énergique et trépidant en chemisette rayée était devenu un gros barbu apathique et dépressif. Comment était-ce possible? Était-ce le prix à payer pour son génie? Ces questions m'ont longtemps hanté.

Tout ce qui touchait aux Beach Boys n'a jamais cessé de me fasciner. En pleine période punk, seuls les ignares les méprisaient. John Cale, un des parrains du punk, avait chanté une très belle chanson sur lui en 1975, « Mr Wilson ». Je savais que j'étais sur la bonne voie. Peter Buck de REM a dit un jour quelque chose de très vrai sur *The Beach Boys Love You*, l'album que le groupe a publié en 1977, entièrement composé, orchestré et réalisé par Brian Wilson (dont on claironnait alors « le retour »): pour lui, c'était comme un disque punk, avec ses sons sommaires de synthétiseur et sa brutalité primitive. Brian Wilson y chantait d'une voix fêlée et éraillée, proche du désastre, et c'était aussi violent – aussi dérangeant, en tout cas – que Johnny Rotten avec les Sex Pistols.

Dans les années quatre-vingt, j'ai acheté tous les albums nuls des Beach Boys, ou presque, attendant toujours un signe. Ma patience a été récompensée : en 1988, Brian Wilson a fait un retour en solo. Certains ont fait la fine bouche – pas moi. Quatre ans plus tard, j'ai eu l'occasion de le rencontrer dans des circonstances inoubliables, grâce à l'énergie et l'acharnement de Christian Fevret des *Inrockuptibles*. Ce fut une des expériences les plus intenses de ma vie. Elle m'a révélé que, dans le rock, la résurrection n'était pas un vain mot.

